L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 5 SEPTEMBRE 1886.

La voix et le Chant.

M. J. Faure publie sous ce titre, la *Voix et le Chant*, un traité pratique de son art. Veut-on une preuve irréfragable de l'excellence de ce traité? En 1842, on se pressait à l'église de la Madeleine pour entendre un enfant de chœur qui avait une si jolie voix et s'en servait si bien que Ponchard l'emmenait avec lui dans le monde, pour faire la partie de Benjamin dans le trio de *Joseph*. On l'appelait le *petit Faure* Aujourd'hui, en 1886, à quarante-quatre ans de distance, un nom suffit pour attirer la foule au Trocadéro et aux concerts Colonne: le nom de celui qu'on appelle souvent le grand Faure.

Ce fait vaut, ce me semble, toutes les apologies du monde pour ce traité de la voix. Qu'est-ce, en effet, que la voix? Le plus fragile, le plus délicat, le plus éphémère des organes. Il lui faut une éducation qui la forme, une hygiène qui la conserve, une discipline qui la gouverne, un travail qui la développe, une méthode qui la dirige, et, en dépit de soins, elle ne dure guère plus, en général, qu'un beau visage. Il suffit d'un jour pour l'altérer, et, par le seul effet du printemps, elle a mille manières de se détériorer et de se perdre. L'âge, chez les uns, fait des trous dans l'échelle vocale, comme une pioche enlève des marches dans un escalier.

Qui ne se rappelle la dernière représentation de Mlle Falcon, où l'on entendit avec stupeur ces sons, naguère si beaux, s'interrompre tout à coup et tomber comme dans une trappe? Chez les autres, les années étendent sur l'organe entier une rouille ou un voile. Les notes restent aussi nombreuses, parfois même aussi fortes, mais le timbre a disparu. Ce sont des dents qui ont perdu leur émail. Roger et Bataille ont été victimes et dupes de cette décadence. Pourquoi donc ne m'engage-t-on plus à l'Opéra? disait Roger. J'ai le même volume de voix. Peut-être; mais il n'avait plus la même voix. D'autres enfin, les privilégiés de la nature, ne perdent que les notes extrêmes du haut et du bas. Leur voix diminue des deux côtés; au lieu de deux octaves, ils n'ont plus qu'une octave et demie, mais les sons qui restent, gardent tout le charme des sons disparus. Tels ont été Lablache et Mme Damoreau.

Hé bien, Faure, par une exception plus extraordinaire encore, n'a rien perdu du tout. Il n'a pas un trou dans la voix, il n'a pas un voile sur la voix, il n'a pas une note de moins. N'est-il pas vrai qu'après une telle preuve de science pratique, on peut prendre son livre en toute confiance? Figurez-vous M. Chevreul médecin et publiant un traité d'hygiène. Quel succès!

Je n'entrerai pas dans le détail des mérites techniques de cet ouvrage. Mon incompétence me le défend, et mon goût ne m'y porte pas. Je voudrais seulement y relever quelques idées générales, et les accompagner de certains faits, propres à les mettre en lumière.

Ce qui me frappe tout d'abord, dans le livre de M. Faure, c'est le libéralisme de son enseignement. On pouvait croire qu'un talent si sûr, et fondé sur des principes si solides, devait produire un professeur autoritaire et intolérant. On se rappelle le mot de M Ingres, passant au Louvre avec ses élèves, dans la galerie des Rubens: "Saluez, messieurs, mais ne regardez pas!" Or, toute comparaison mise de côté, bien entendu, M. Faure non seulement permet de regarder, mais il l'ordonne. Non seulement il ne veut pas d'un *maître despotique*, mais il ne veut même pas d'un maître unique. Il proteste contre le système du Conservatoire, qui cantonne chaque groupe d'élèves chantants, dans un seul cours. Il demande que toutes les classes soient ouvertes à tous, que chacun, tout en suivant régulièrement un professeur, ait le droit et le devoir d'assister aux leçons des autres, afin, dit-il, de pouvoir profiter des diverses méthodes, les comparer, et de se chercher soi-même par la comparaison. Voilà, nettement écrit, le principe d'un enseignement vraiment libéral, c'est-à-dire la recherche et la culture de l'individualité de l'élève.

M. Faure, dans son livre, répète, en effet, sous toutes formes au professeur: apprenez à votre élève à chanter non comme vous, mais comme lui. Cette recommandation me rappelle le mot du vieux bouffe italien Barilli. Sa femme était cette délicieuse Mme Barilli, qui mourut à vingt ans, et dont la voix a laissé dans l'oreille et dans le cœur de tous ceux qui l'ont entendue, une vibration de harpe céleste. Quelque temps après sa mort, débuta au Théâtre-Italien une jeune fille, presque une fillette, qui, du premier jour, étonna et enchanta tous les amateurs, par un charme et une souplesse d'organe pour qui tout était possible et facile. C'était Mlle Cinti, devenue Mme Damoreau. Barilli, toujours désolé, l'appelait et lui disait: "Viens, petite! Et chante-moi comme la *Catalani!* Il détestait la Catalani, qui avait contre-balancé le succès de Mme Barilli. "Maintenant, ajoutait-il, chante comme toi." Puis le morceau fini, il l'embrassait en lui disant: "Petite, je t'aime, *tu me rappelles ma pauvre femme!*" Ce mot: *chante comme toi*, renferme toute la théorie de M. Faure.

Il montre qu'il y a plusieurs manières différentes de chanter également bien le même morceau. Il relève singulièrement la part de l'interprète, en faisant voir qu'il y a une œuvre personnelle dans l'interprétation et que l'artiste supérieur a le droit de dire qu'il a créé un rôle, puisqu'il se l'approprie en y mettant son âme et son intelligence, en y infusant son propre sang.

J'en puis citer deux exemples frappants. J'ai eu l'heureuse chance d'entendre la première représentation de *Guillaume Tell*, avec Nourrit, et, quelques années après, d'assister au début de Duprez dans ce même rôle d'Arnold. Hé bien, l'adagio du second acte changeait entièrement de caractère en changeant d'interprète. Nourrit, qui, remarquez-le bien, avait été dirigé par Rossini, faisait de cet adagio un nocturne. Il murmurait, il soupirait *messa voce* ce chant de tendresse. C'était le charme d'un effet de crépuscule. Vient Duprez.

Que fait-il? Il élargit le mouvement! Il élargit l'accent! Il élève le son! Il étoffe la voix! La belle phrase: *Ah! quel transport!* devient dans sa bouche un puissant élan de passion. Qui avait raison? Tous les deux. Qui enthousiasmait le plus le public? Tous les deux. Ils arrivaient à un effet égal par un chemin différent. De même pour le grand duo des *Huguenots*. Qu'a écrit Meyerbeer sous la phrase: *Je t'aime?* Trois *P. P. P.*, c'est-à-dire *pianissimo, pianissimo*. Nourrit la chantait comme l'avait indiqué Meyerbeer. Son habile maniement des notes de tête lui rendait possible cette exquise délicatesse d'exécution. Duprez, et après lui tous les ténors, qui n'osent guère que des notes de poitrine, ont chanté cet adagio à pleine voix. Était-il moins pathétique avec Nourrit? Non. Moins touchant avec Duprez? Non. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer s'accommode de cette double interprétation, parce que les chefs-d'œuvre renferment des richesses cachées dont l'auteur lui-même ne se rend pas toujours compte, et qu'y découvrent les interprètes créateurs. En voici une preuve bien plus singulière encore.

Mme Malibran et Mme Carvalho ont chanté toutes deux, dans les *Noces de Figaro*, la romance de Chérubin, *Mon cœur soupire*. On se rappelle le charme indéfinissable de Mme Carvalho. Elle ressemblait à Psyché écoutant l'Amour. Immobile, l'œil perdu dans l'espace, à la fois absorbée et ravie, elle flottait dans un rêve. La mélodie s'écoulait de ses lèvres comme un flot de source, continûment, également, uniformément, sans aucun renflement de son, et l'immense effet résultait précisément de cette absence d'effet, parce que cette absence d'effet partait elle-même de la profondeur intime de l'émotion. Avec Mme Malibran, changement complet! C'était la vivante image de l'adolescent!

Elle en avait toutes les fougues, toutes les langueurs, toutes les ivresses, tous les abattements, tous les soubresauts, elle en avait, si je puis parler ainsi, les deux âges! Encore enfant, déjà jeune homme! Le cœur alors ressemble à la voix, il mue; et la Malibran, avec son extraordinaire mélange des notes graves du contralto et des notes brillantes du soprano, rendait à merveille, par le contraste des sonorités, le contraste des sensations de Chérubin. Hé bien, laquelle, de Mme Malibran ou de Mme Carvalho, interprétait le mieux la pensée de Mozart? L'une et l'autre, car chacune reflétait un des côtés du chef-d'œuvre. J'appliquerais volontiers au Génie ce beau vers de Lamartine:

Son sein est assez grand pour tous nous contenir!

Si j'ai cité ici ces quelques faits, c'est qu'ils caractérisent le livre de M. Faure. Il abonde en souvenirs et en rapprochements de cette sorte. Tantôt c'est sa propre expérience qui les lui fournit; tantôt il les emprunte aux grands artistes qu'il a connus; et les noms, les exemples de Ponchard, de Duprez, de Ronconi, mêlés aux règles abstraites, font de ce traité didactique le contraire d'un livre pédantesque. Il est à la fois savant et vivant: je dirais volontiers qu'il est amusant. L'observation psychologique il y a sa part. Le chapitre sur la *Peur* ressemble à une page de moraliste. Il m'a rappelé ce que me disait un jour Mme Damoreau... Il y a deux peurs: une mauvaise et une bonne. La mauvaise paralyse, la bonne électrise; heureusement, j'ai toujours eu la bonne.—Oui! lui répondis-je en riant, ce que nous appelons la peur des braves.

La diction joue un grand rôle dans le chant. Le chant et la lecture se touchent par plus d'un point. Plusieurs règles leur sont communes. L'articulation, l'émission de la voix, la position du corps sont l'objet de recommandations pareilles dans l'un et l'autre art. Il y a forcément un diseur dans tout bon chanteur; j'ajouterai qu'il y a un chanteur dans tout bon diseur. Un jour que je lisais chez Rossini une pièce de vers de moi, il vint mettre sa chaise près de la mienne, m'écouta attentivement et, quand le morceau fut fini, il me dit: C'est singulier, *vous avez une voix de baryton et de temps en temps vous ténorisez*. Cette phrase me frappa et me flatta singulièrement. D'abord elle me montra, par l'emploi même de ces termes de musique, le lien étroit qui unit la voix chantée et la voix parlée; puis elle me confirma dans une préoccupation j'ai toujours eue en lisant, la recherche des timbres variés, d'où naît le coloris.

M. Faure pose, explique, résout toutes ces questions si délicates avec une justesse et une finesse absolument remarquables. L'auteur consacre un long chapitre à la prononciation, et on le comprend. Personne ne prononce mieux que lui, pas même Duprez, qui prononçait presque trop bien. Sa manière d'accentuer les e muets, à la fin des phrases, donnait sans doute beaucoup de largeur à son chant, mais en y mêlant je ne sais quoi d'un peu professoral qui m'a toujours gêné. Faure me semble plus naturel; on ne perd pas un mot de ce qu'il dit, et il ne souligne jamais. Il se rapproche de Nourrit, qui attribuait, lui aussi, une partie de son succès à sa prononciation. Me pardonnera-t-on de ne pouvoir écrire ce nom de Nourrit sans voir reparaître sous ma plume cette généreuse figure d'artiste, la plus complète que j'aie connue, tant chez lui l'intelligence, la culture de l'esprit, l'élévation des sentiments allaient de pair avec le talent.

Sa sensibilité nerveuse était si vive que, pendant les premières répétitions de *Guillaume Tell*, il ne pouvait pas achever l'andante du trio du second acte: *Mon père, tu m'as dû maudire!* Les larmes le suffoquaient. Il lui fallut un assez long temps et un assez long effort, pour user son émotion, ou plutôt pour la convertir en une émotion purement artistique. Diderot a écrit quelque part: "*Pour que l'artiste me fasse pleurer, il faut qu'il ne pleure pas!*" Rien de plus juste, mais il faut *qu'il ait pleuré*. Il faut que son chant garde l'écho des sentiments éprouvés et disparus. Il faut que ses larmes ne passent plus par son gosier et soient seulement *des larmes dans la voix*. C'est grâce à cette transformation, que Nourrit exerçait sur le public une action si magnétique et qui se répercutait sur lui-même. "Si le public savait, me disait-il un jour, ce qu'il peut obtenir de nous par une marque de sympathie, il nous tuerait." Hélas! il l'a bien prouvé, le pauvre homme!

La révolution de 1830 l'enflamma d'enthousiasme, et je l'ai vu, moi, à l'orchestre du Théâtre-Français, où j'étais assis à côté de lui, se lever tout à coup à l'appel du public, qui l'avait reconnu, monter sur la banquette et chanter à pleine voix, comme à l'Opéra, la *Marseillaise* et la *Parisienne*. C'était absurde! N'est-ce pas, mon cher monsieur Faure, que c'est avec des folies pareilles qu'on se casse la voix? Sans doute! mais peut-être aussi, faut-il être capable de folies pareilles pour être le grand artiste qui s'appelait Nourrit.

Je ne veux pas finir cet article sans féliciter M. Faure de sa défense résolue des *maîtrises*. Se souvenant de sa propre éducation, il y montre la véritable école primaire des voix. Il y fait voir la pépinière des grands chanteurs, même des chanteurs dramatiques. C'est un acte de courage. Aujourd'hui, où certains de nos gouvernants poursuivent l'abolition des maîtrises, comme l'expulsion des sœurs de charité et la destruction des crucifix, parce que cela *confine à l'église*, je sais gré à M. Faure d'avoir soutenu si vivement la cause de la musique religieuse, ne fût-ce que comme artiste! Que serait, en effet, l'art sans le sentiment religieux? Dieu de moins dans le ciel, c'est l'idéal de moins sur la terre! Supprimez du moment par la pensée la religion chrétienne des dix-huit siècles qui nous précèdent, quelle destruction immense dans le domaine de l'imagination! Imaginez-vous la figure du Christ chassée de nos musées et de nos livres, comme on l'a déclouée des murs de nos écoles, où en seraient la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la poésie?

Je m'arrête, parce que j'aurais trop à en dire, et j'aime mieux terminer par un mot que j'emprunte à M. Faure lui-même. Il venait de chanter, je crois, le *Stabat mater* de Pergolèse. Un de ses amis le félicitait vivement de son succès. La conversation s'engage; M. Faure, qui avait perdu sa mère récemment, parla d'elle avec émotion, puis il ajouta: Heureusement, je suis sûr de la revoir.—Ne dites donc pas de bêtises! répond son ami.—Bêtises! soit, réplique vivement Faure, mais sachez bien que je n'aurais pas chanté comme je viens de le faire, si je ne croyais pas à ces bêtises-là!

E. LEGOUVÉ.

(Dans le *Temps* du 21 août.)

LURON.

Ce fut le nom de mon premier chien; il vint compléter mon premier fusil, que j'avais reçu l'année précédente et dont vous avez peut-être lu l'histoire dans ces colonnes.

Luron me fut donné par mon grand-père maternel, un chasseur d'avant la Révolution et un des derniers gentilshommes à lièvre de notre Gascogne, en récompense de mon diplôme de bachelier, récemment conquis.

C'était un beau chien de deux ans, élancé, large poitrail sur des jambes sèches et nerveuses, os frontal saillant, blanc semé de taches brunes, sourcils et joues marqués de feu, — un chien authentique de cette race de chiens d'arrêt, dits *de la Perdiguère*, fameuse pendant un demi-siècle dans nos contrées,— envoyé à mon grand-père par M. D.... de la Perdiguère lui-même.

Comme j'étais arrivé dans l'après-midi, je remis au lendemain l'expérimentation de mon chien sur le terrain, trouvant bon d'ailleurs de l'habituer auparavant à ma personne et à ma voix. Je passai donc le reste de la journée à le promener par les chambres de la maison, dans les jardins, à travers le village, le bourrant de pain blanc et de friandises dont j'avais empli mes poches. Au souper, j'obtins la permission de le garder à côté de moi; il y croqua les os de poulets, et, au dessert, les gâteaux et le sucre que je lui passais subrepticement par-dessous la table: il ne refusait rien et j'étais enchanté de son merveilleux appétit.

Quand j'allai me coucher, je l'installai dans ma chambre, au pied de mon lit, sur le tapis, où je ne tardai pas à l'entendre ronfler. J'étais aussi fier de lui que de mon parchemin scellé du grand sceau de l'Université de France, signé du grand maître, comte de Salvandy (vous voyez que ce n'était pas hier), et s'il m'avait fallu opter entre les deux, je ne sais vraiment pas auquel j'aurais donné la préférence, du diplôme ou du chien.

Mon *Luron* ne cessa pas de ronfler toute la nuit.

Je devais connaître, quelques années plus tard, un brave capitaine du ....e de ligne, un dur à cuire, car, étant sergent-major, il avait sauté avec les remparts de Constantine et il fut retrouvé, le lendemain, sous les décombres, brûlé d'un côté, fumant encore, mais non mort. On le sauva, on le décora et — quoique ce fût une espèce d'ours des montagnes de l'Ariège, où il était né, et qu'il parlât le français comme une vache espagnole, — il avait fini par arriver au grade de capitaine, quand il vint, avec son régiment, dans la petite ville où je tenais aussi garnison, — mais du côté des *pékins*.

Il était grand chasseur, comme tous les officiers d'Afrique, et par mon intermédiaire, il acheta un chien à un paysan des environs.

Il voulut aussi l'habituer à lui et le fit coucher dans sa chambre, l'exiguïté de son logement de garçon ne lui permettant pas d'ailleurs une autre place.

Toute la nuit, le chien ne fit que ronfler et le capitaine ne put fermer l'œil.

Deuxième nuit, de même; le capitaine passa son temps à fumer et à jurer.

Troisième nuit, *idem*;.... le capitaine ne jurait plus; il jeta son cigare, se leva, s'habilla en serrant les dents, prit son fusil, appela son chien, sortit de la ville.... et, au détour du premier chemin, levant son fusil, il brûla la cervelle du pauvre animal qui marchait devant lui.

—*Ronfle* à présent! dit-il.

Voilà une belle brute! pensez-vous, et il serait difficile de trouver la pareille.

—Croyez-vous? Vous allez voir!

Je vous disais donc que mon *Luron* ronflait comme une toupie allemande; mais cela m'était égal, j'avais seize ans, l'âge heureux des tranquilles sommeils, et je sortais d'un dortoir de lycée où, toute la nuit, sur toutes les gammes, se prolongeait la musique de cent souffles sonores.

Ce fut l'impatience qui me réveilla avant le jour.

Un quart d'heure pour m'équiper, dix minutes pour manger à la cuisine une assiette profonde de la soupe des domestiques, *boire au chabrot* un verre de pique-pout, avaler une tasse de café, — et me voilà parti au premier rayon du soleil, à travers les chaumes brillants de rosée.

Luron avait gambadé follement en me voyant prendre mon fusil et sortir. — C'est bon signe! me dis-je, il aime la chasse — .... et déjà il arpentait la plaine au galop, à 200 pas de moi.

—*Luron!*.... ici, *Luron!* criai-je.

Luron tourna la tête et me regarda deux secondes, pour me faire comprendre qu'il m'entendait bien, puis il reprit sa chasse, c'est-à-dire sa course de plus belle.

—Il est un peu vif, m'avait annoncé mon grand-père, mais on dit qu'il arrête bien.

Ma foi, oui! c'est vrai, le voilà collé, tout d'un coup, à l'arrêt!.... je n'aurais pas eu besoin de courir et de m'essouffler, car il m'attendit sans bouger plus qu'un pieu.... Mais quand la caille partit et avant que j'eusse levé mon fusil, il se précipita sur elle, faillit la gober au vol, se lança à fond de train à sa poursuite, lui fit doubler la longueur de sa remise et ne revint qu'après l'avoir perdue de vue.... Quand je dis qu'il revint, je veux dire qu'il vint tourner à 30 mètres autour de moi, remuant la queue et faisant le beau: il avait vu le fouet dont je m'étais armé et, malgré mes plus insinuants appels, il jugea inutile d'approcher.... C'est en vain que, courant sur lui, je m'efforçai de le rejoindre, il maintint toujours la même distance entre nous et je dus me contenter de mes objurgations verbales, qui n'eurent pas l'air de lui faire grand effet.

Car bientôt il reprit sa quête désordonnée, — tête haute, nez au vent, croisant et recroisant, — chassant correctement, si l'on veut, mais toujours trop loin, sans s'inquiéter de moi, sourd à tous mes appels....

Le voilà de nouveau à l'arrêt.... de nouveau, ferme comme un roc, il me laissa approcher contre lui, et, pour la seconde fois, se précipita sur la caille au moment où elle partit; semblant, lui aussi, avoir pris des ailes par le coup de fouet dont je l'avais en même temps cinglé pour le maintenir, il la poursuivit tant qu'il put la voir et recommença le même manège en revenant.

—Attends! attends! je te pincerai à la troisième.

S'il ne m'entendit pas, il dut me comprendre; car, au troisième arrêt, comme j'avais passé mon fusil en bandoulière, pour mieux pouvoir le saisir de mes deux mains, quand la caille partirait, *Luron* fit un mouvement de côté, m'échappa et je roulai par terre, pendant qu'il s'en donnait à cœur joie et à force de jambes sur la caille.

—Allons! allons! me dis-je, il faut y renoncer pour ce matin; mais, ce soir, j'emporterai le collier de force allongé d'une bonne corde et nous verrons bien!.... En attendant, entrons dans les vignes; peut-être il y chassera autrement que dans les chaumes: les perdreaux partent de loin et s'enlèvent; peut-être ne les poursuivra-t-il pas comme les cailles qui lui partent au nez, volent à la hauteur de ses dents, et qu'il espère happer à force de courir.

Mais, dans les vignes, il fit de même: toujours au galop, toujours à 200 mètres, n'écoutant pas ma voix, *Luron* continuait de chasser pour lui et pour son plaisir; tantôt, je le perdais de vue pendant 5 minutes, dans la profondeur des vignes; tantôt, je le voyais, au loin, passer comme un éclair entre les pampres épais, ou traverser une allée....

C'est dans une allée que je l'aperçus immobile, patte en l'air et tête haute... je marche vers lui, il ne bouge pas.... il avance et arrête encore.... la compagnie part (je n'étais pas assez près pour tirer), *Luron* s'élance à sa poursuite, il ne court pas, il vole par-dessus les sarments.... M'égosillant à l'appeler, j'arrive à l'endroit où il venait d'arrêter.... Soudain, à quinze pas, brrrr.. c'est le vieux coq retardataire, je tire, il tombe.... je cherche.... rien!.... il n'est que démonté.... Mais, ô surprise! c'est *Luron* qui, rappelé sans doute par mon coup de fusil, arrive comme un ouragan, met le nez à terre deux secondes et repart comme un éclair.

Au bout de cinq minutes, il me rapportait le perdreau, sans lui avoir arraché une plume, me le laissait prendre dans sa gueule entr'ouverte et s'asseyait en face de moi, en me regardant d'un air satisfait.

—Quel bon chien tu as, hein? avait-il l'air de me dire.

Ce n'était pas le moment de le fustiger, n'est-ce pas?

Nous revoici en chasse; encouragé maintenant, peut-être va-t-il faire mieux. Non, il trouvait sa manière bonne sans doute, car il ne la changea pas, et moi je m'éreintais à le suivre et m'enrouais à l'appeler.

Il valait mieux rentrer.

—Eh bien! et ton chien? on dirait que tu n'en es pas satisfait? s'écria mon grand-père, quand il me vit reparaître longtemps avant midi, heure du dîner.

Je lui racontai les incartades de *Luron*.

—Tout ça n'est rien, dit-il, tu lui reconnais une chasse brillante, un nez endiablé, un arrêt solide et un rapport parfait; la docilité viendra ensuite, ne t'inquiète pas!.... j'en ai réduit de plus enragés!....

A trois heures, je repartis. *Luron*, tenu par la corde du collier de force que j'avais en main, marchait oreille et queue basses à mon côté.

Arrivé sur le terrain:

—Allez, *Luron!* allez! dis-je en lâchant la corde.

Luron fit quelques pas; mais, sentant cette longue corde tirer sur son collier à pointes de fer en serpentant dans les chaumes, il s'arrêta et vint se ranger derrière moi.

—Allez donc, *Luron!* allez donc! répétai-je en le flattant de la main et de la voix et en me portant en avant.

Luron me regarda courir et suivit à pas lents.

Mes instances et mes encouragements furent vains; je dus raccourcir la corde de moitié; toutefois, il en restait encore six mètres.

Luron trouva que c'était trop.

Je ne lui en laissai plus qu'un mètre, avec un gros nœud au bout qui traînait entre ses jambes.

Cela ne le satisfit pas mieux; il ne quittait pas mes talons et je ne pus réussir à le faire mettre en chasse.

Je réduisis la corde à un petit bout dont le nœud lui battait le poitrail.

A la bonne heure! c'était moins que rien pour un chien de sa force, et se voyant délivré, il se mit à gambader en signe de joie, puis il reprit sa chasse à fond de train.

Il ne tarda pas à tomber en arrêt; dans ces moments, il était magnétisé... Je pus le prendre doucement par le collier.... et quand la caille partit, il fut arrêté, dans son élan, par une vigoureuse secousse, que [illegible] à tour de bras pendant une minute.

Mais ces corrections, plusieurs fois répétées, n'atténuèrent en rien la rapidité de sa chasse, ni son entraînement sur le gibier quand je ne parvenais pas à l'arrêter à temps, — ni, il faut le dire, la fermeté de son arrêt.

Toujours quêter au loin en courant et toujours poursuivre la pièce, il ne voulait pas en démordre.

Je fus cruel: l'ayant saisi au moment où il se lançait sur un perdreau, je le traînai par son collier de force, je l'attachai à un arbre et je le rouai de coups de fouet et de sarments de vigne, jusqu'à ce que la respiration me manqua.

Mais *Luron* avait bon caractère; à peine libre, il repartit aussi gaillard qu'avant, et j'eus beau faire, beau crier et frapper, ce fut toujours à recommencer.

Le soir, j'étais rendu, *Luron* aussi dispos que le matin, et toujours de belle humeur.

—Tu n'en viendras à bout qu'avec du plomb, me dit un de nos cousins, vieux sans gêne, chasseur et célibataire endurci, qui était venu souper, — quand il foncera sur la pièce, laisse-le filer un peu et f.... flanque lui une charge par les culottes!.... tu verras qu'il s'arrêtera net.

Le lendemain, *Luron*, loin de s'amender, avait puisé dans le repos une plus fougueuse indépendance. Trois fois j'avais abaissé mon arme sur lui, dans ses courses folles après son gibier; trois fois je l'avais relevée, honteux de ma colère, tremblant devant mon crime.

Je venais de lui administrer une raclée de première classe, à la suite de laquelle il avait repris le train rapide, bientôt immobilisé par un de ces arrêts de pierre qui le rendaient si admirable à voir....

J'arrive à lui haletant, ému encore et énervé.... un perdreau part, *Luron* court.... l'oiseau s'enlève, je le manque; *Luron* redouble de jambes à sa poursuite.... je crie et l'appelle en vain.... Aveuglé par la fureur, pour la quatrième fois j'abaisse mon fusil, et oubliant que l'autre canon est chargé de No. 3, oubliant de calculer la distance, oubliant de viser, oubliant les nobles qualités du trop jeune et trop ardent animal, je presse la détente.

Hélas! mon pauvre *Luron* s'arrête net en effet, — comme avait assuré mon cousin; — touché en plein derrière la nuque, il roula en poussant un cri déchirant.

J'accours, il était mort, foudroyé à cinquante pas par un coup rare et fatal à pareille distance.

Eh bien! que vous en semble, ami lecteur? En massacrant mon chien, pour l'empêcher de courir, n'avais-je pas été plus sauvage, plus stupidement féroce que mon ours des Pyrénées, qui tue le sien pour l'empêcher de *ronfler?*

Je ne vous dirai pas mes regrets avec les remords qui entrèrent dans mon cœur de seize ans et dans mon âme de jeune chasseur, à la suite de ce funeste coup. Sachez seulement que je n'ai jamais eu envie de recommencer et que le souvenir du pauvre *Luron*, mon premier chien, s'est souvent levé entre ma colère et mon bras prêt à frapper trop fort sur l'échine de ses nombreux successeurs.

Que votre main aussi soit légère à ces bons et indispensables collaborateurs; avec eux, plus fait douceur que violence, et si vous devez les corriger, n'employez jamais, bien qu'il soit recommandé par d'éminents praticiens, le remède trop souverain du *plomb* dans les *culottes*.

LOUIS D'AMBALOGES.

[Dans la *Chasse Illustrée* de Paris.]

LA PROVIDENCE DES CHATS.

L'historiographe des chats (on l'a même appelé l'historiogriffe) Montcrif, en un mot, s'est donné la peine d'écrire tout un volume à la louange de ces jolis félins, de célébrer, en de graves épitaphes, la grâce, la souplesse et les jeux des matous défunts, de composer les fables dont des chats sont des héros, ce dont on ne peut s'étonner, quand on sait qu'Homère n'a pas trouvé indigne de sa muse de décrire la guerre des rats et des grenouilles; que Lucien a consacré un chapitre à la louange de la mouche; que même l'éloge des ânes a tenté la plume de plusieurs écrivains et que Charles Monselet a appelé le cochon: "Cher auge," dans une ode chère aux gourmands.

Du reste, l'institution fondée pour la protection des animaux indique qu'ils sont dignes d'intérêt, et voilà justifiée, par cela seul, la sollicitude de Mme Toucan (frémis de joie, ombre de Montcrif!) sa sollicitude pour les chats.

Ah! qu'elle est loin, la brave femme, de ces gens convaincus que, les chats ayant été créés pour vivre uniquement de souris, les nourrir serait les détourner de faire la chasse à ces rongeurs; comme elle eût été indignée d'entendre un directeur de théâtre, resté célèbre pour son économie, dire, à propos d'une note de trente centimes de mou pour les chats: "Chats ici pour manger souris; si mangent souris, pas besoin de mou; si mangent pas souris, pas besoin de chats."

Qu'on n'aille pas, au moins, croire à l'indifférence de Mme Toucan pour les animaux étrangers à la race féline; cette race a ses préférences, les chats sont ses enfants gâtés, il est vrai, mais elle appartient à la société née de la loi Grammont et en est un des membres les plus sensibles aux souffrances des protégés de cette institution. Elle déploie même individuellement un zèle qui lui attire de nombreux désagréments, et ce zèle a fini par inspirer un genre d'escroquerie qui a si bien réussi une première fois, que son auteur, encouragé, l'a renouvelée une deuxième fois avec succès; malheureusement, à sa troisième tentative, Mme Toucan, informée de la spéculation dont elle était victime, a été raconter la chose au commissaire de police; l'exploiteur a été amené devant lui et l'interrogatoire va nous apprendre au juste de quoi il s'agit.

L'inculpé se nomme Chicod, il est concierge et affirme qu'il a simplement voulu faire une farce à la vieille dame.

Le Commissaire—Une farce consistant à lui soutirer, à diverses reprises, de l'argent dont vous avez parfaitement profité!

L'Inculpé—On ne peut pas appeler ça profiter puisque ça a servi à faire des dîners entre personnes de connaissance et parents.

Le Commissaire—Ah! ce n'est pas profiter d'argent escroqué, parce qu'on festoie aux dépens de la victime?

L'Inculpé—Victime.... victime....

Le Commissaire—Victime de vos escroqueries, oui, vous avez exploité son amour des animaux, comme on peut exploiter tous les sentiments.

L'Inculpé—Mais, Monsieur le commissaire, quand on veut véritablement escroquer, on s'en cache; tandis que dans le quartier, tout le monde savait l'histoire et que, ça n'était qu'un éclat de rire. V'là simplement la chose; sachant que Madame avait chez elle quatorze ou quinze chats perdus, vu qu'on le fait à la blague de lui en apporter exprès, auquel étant très riche, qu'est-ce que ça lui fait de nourrir des chats? alors je savais que quand on lui écrivait qu'il y avait dans une maison qu'on lui disait le nom et l'adresse: des chats très malheureux qui ne mangeaient pas, vu que leurs maîtres avaient bien de la peine pour eux-mêmes, alors elle leur envoyait vingt francs qui était son ordinaire, par sa bonne.

Le Commissaire—Oui, et après vous vous êtes procuré plusieurs chats, les plus maigres et les plus piteux possibles, vous avez écrit à Mme Toucan et elle vous a envoyé vingt francs par sa bonne à qui vous avez exhibé une demi-douzaine de chats affamés et assourdissant tout le monde de leurs cris de détresse.

L'Inculpé—Oh! Monsieur, ce jour-là, ils ont eu chacun une fameuse bosse de mou.

Le Commissaire—Oui, mais vous avez eu pour le reste des vingt francs, une aussi fameuse bosse de victuailles. Mais ce n'est pas tout: d'accord avec un de vos amis, vous avez transporté les malheureux chats chez lui, et vous avez encore fait envoyer vingt francs à son domicile. Enfin, à la troisième lettre, Mme Coutan, avertie, m'a prévenu.

L'Inculpé—M'sieu, comme je vous dis: dans la maison et dans le quartier, je ne me cachais pas pour conter la chose et les voisins riaient comme des bossus.

Le Commissaire—D'autant plus que vous les régaliez avec l'argent envoyé pour les chats.

L'Inculpé—Naturellement, et puis, Monsieur le commissaire, puisque cette dame dépense toute sa fortune pour les bêtes! Ainsi, dans la rue, si elle voit un chien qui a l'air malheureux, elle lui achète soit un cervelas, soit un petit pain, soit un gâteau, et même des fois qu'elle demande dans une boutique si on veut le prendre, qu'elle paiera sa pension.

Le Commissaire—Cela ne change rien à ce qui vous est reproché.

L'Inculpé—Non, mais c'est seulement pour vous expliquer; et les charretiers, qu'elle leur donne dix sous, vingt sous, pour ne pas fouetter leurs chevaux, et dans les omnibus, qu'elle donne de l'argent au cocher pour qu'il n'aille pas trop vite. Et m'sieu, il y a une apologue qu'on lui fait à chaque instant quand elle est à son balcon qui est au premier: un individu passe avec un chien ou un chat, avec d'autres qui s'entendent ensemble et il crie: "Non, je vas le jeter à l'eau, je n'ai pas le moyen de le nourrir," alors la dame donne des fois cent sous, des fois dix francs pour qu'on ne le jette pas à l'eau. Ah ben, merci, le coup du chien à l'eau, mais, m'sieu, on lui fait tous les jours.

Farce ou non, l'exploiteur de la sensible dame n'en aura pas moins à passer en police correctionnelle.

Espérons que les gracieux favoris de Mme Toucan n'auront point à souffrir de la friponnerie qu'ils ont inspirée, et que s'ils n'ont plus d'autels en Egypte, ils auront toujours leur place dans son cœur.

La statistique ne chôme pas; elle vient de découvrir les départements français où l'on trouve le plus de vieilles filles. C'est la Cantal qui possède la majorité.

C'est dans l'Aude qu'on rencontre le moins de vieilles filles.

C'est dans le Nord et le Pas-de-Calais, continue la statistique, que l'on trouve le plus de beaux hommes. Affirmation que nous ne donnons que sous toutes réserves.

Le Morbihan est le seul département où il n'y ait qu'un médecin pour sept mille cinq cents habitants. Et c'est celui où la mortalité est la moins considérable.

Naturellement!

BULLETIN FINANCIER.

Samedi 4 septembre 1886

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$797,276 00	$110,343 00
Même temps la semaine dernière	467,767 00	87,976 00

ARGENT AMERICAIN.

Argent américain (étalon) ... au pair
" (trade dollar) ... 70c

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	72	
Pièces de 5 francs	80	
Pièces de 20 francs	$3 80 @	3 90
Souverains	4 80 @	4 95
Pièces de 10 thalers	7 50 @	....
Doublons espagnols	15 40	
Doublons patriotes	15 35	
Doublons mexicains	15 40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	.... @	19 40
Or de l'Amérique du Sud	90c par pes	
20 marcs prussiens	4 60 @	4 75
Or de la Californie	[illegible]	
Or américain, poids léger	95 @	97
Or américain, mutilé	5 0/0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en assez bonne demande et stable.

Prêts sur demande: aux banques — à 5 pour cent; en dehors des banques, — à 4 pour cent.

Les taux d'escompte par au cent comme suit:

Papier de commerce exceptionnel	6 pour cent
A1	7 @ 8 ..
Prêts sur garanties collatérales	4 @ 6 ..
Hypothèque A1	7 @ 8 ..

New York—Taux de l'argent, à —.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre, 3½ 0/0; consols, 100 15/16; argent en lingots, 42¼; U. S. 4's, 129¼.

Paris—Rentes, 83.22½.

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial ... @ 93⅞

Le STERLING est stable.

Connaissement de navire A1 clear ... 479½ @ 480

Traites de banques à soixante jours ... nom.

Les FRANCS sont stables.

France de commerce ... 5,27½

Traites de banques à soixante jours ... nom.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est stable.

Traites de commerce à 75 cts d'escompte.

Les banques tirent des chèques à $1 50 de prime par $1,000.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A. M.

Pas de ventes.

Pas de Bureau à 2 p. m. aujourd'hui.

Vendu à l'encan par le col. W. I. Hodgson.

16 actions N. O. Ins Association ... 23½

10 actions du Firemens Ins Co ... @ 65

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Canal & Banking Co	100	130	133½
Citizens	100	38	40
Germania National	100	....	....
Germania Savings	100	....	....
Hibernia National	100	145	....
Louisiana National	100	....	....
Metro. Loan & Savings	100	115½	....
Mutual National	100	....	....
N O National	100	....	....
People's	50	53	56
State National	100	....	....
Union National	100	....	....
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	....	....
Factors and Traders Ins	100	....	....
Firemen's	50	61	70
Germania Ins Co	100	122	....
Hibernia Ins	100	90	....
Home Ins	100	....	....
Hope Ins	100	....	....
Lafayette	50	66	....
Merchants Mutual	100	53½	56
Mechanics and Traders	100	107	108½
N Orleans Ins As	30	19½	....
N Orleans Ins Co	50	31½	....
People's Ins	25	....	....
Sun Mutual Insurance	100	....	....
Southern Ins Co	100	....	....
Teutonia	100	123¾	125½
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	....	....
Crescent City	100	....	....
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	....	....
Orleans	50	36½	....
St Charles Street	50	63	....
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100	35	36
C C Slaughterhouse	50	27½	30
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	50	9½	10½
La State Lottery Co	100	....	....
La Oil Co	100	....	....
Metairie Cimetry Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	....	96½
N O Waterworks Co	100	62½	65
Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	60	....	....
Southern Mfg & Export'g Co	100	....	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4 s	....	76¾	77½
Three (Baby bonds)		45	
Bons de ville.			
Premiums	....	100¾	101
Premium drawn number	....	....	....
Privilege on Premiums	....	....	....
Consolidated 6's	....	....	....
Crossman	....	....	....
Consolidated Extended	....	....	....
Crossman	....	....	....
Extended 6's	....	....	....
Railroad	....	....	....
Waterworks	....	....	....
Park	....	....	....
City 6 0/0 certificates	....	103	....
City 6 0/0 Cts for Consol Coup	....	103½	104¾
City 5	....	....	....
City 7 s	....	....	....
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock	....	....	....
Produce Exchange Stock	....	....	....
Stock Exchange Stock	....	....	....
Mechanics, Dealers, and Lumbermen's Exchange Stock	....	....	....
U S 4 0/0	....	....	....
Canal & Claib. St RR mort	....	....	....
New Orleans, St Louis & Chicago RR			
Jackson RR 2d mort coup	....	....	....
Jackson RR 2d mort. debt	....	....	....
Morgan's L & T 1st gold mort	....	....	....
N O Pacific RR 1st gold mort	....	....	....
St Charles Hotel Co mort	....	....	....
Crescent City Ist	....	....	....
N O City RR Co mort	....	....	....
St Charles St RR mort. 15 y'rs	....	....	....
N O Waterworks Co mort	....	....	....
La Ice Mfg Co mort	....	....	....
Levee & Cotton Press mort	....	....	....
La Electric L. 1st mort	....	....	....
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884	....	....	....
State Warrants Ordin. 1885	....	....	....
do do 1886	....	....	....
Police Cts	....	....	....
School Cts	....	....	....
City Scrip old	....	....	....
new	....	....	....
Jan. In. Cts. on State Consols	....	....	....
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880	....	....	....
Unpaid State Coupons No 13 (Janv. 1 1880)	....	....	....
Unpaid State Coupons prior to No 10	....	....	....
Unpaid City Coupons	....	....	....
Half paid Coupons	....	....	....
State School Warrants	....	....	....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Crossman's Issue. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et plus de $1000.

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches, et nos statistiques de coton nous viennent du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de — balles, comprenant — balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est inactif

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, — balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	6 9/16	6 9/16	6¾
Ordinary	7	7	7 1/16
Good Ordinary	7¾	7¾	7 13/16
Low Middling	8 7/16	8 7/16	8½
Middling	8⅞	8⅞	9
Good Middling	9¼	9¼	9⅜
Middling Fair	10	10	10¼
Fair	10¾	10¾	11

FUTURS.

Stables.

Septembre 8,72 à 8,73; octobre 8,68 à 8,69; novembre 8,66 à 8,67; décembre 8,70 à 8,71; janvier 8,80 à 8,81; février 8,90 à 8,91; mars 9,01 à 9,02; avril 9,11 à 9,13; mai 9,22 à 9,24; juin 9,33 à 9,34; juillet 9,41 à 9,42.

Les ventes comprennent 13,800 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui à midi le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 8⅞; à Galveston à 8 15/16; à Mobile 8¾; à Savannah à 8¾; à Charleston —; à Wilmington à —; à Norfolk à 9; à Baltimore à 9⅛; à New York à 9 3/16; à Boston à 9¼ à 9⅜; à Philadelphie à 9⅜; à Memphis à 9; à Augusta à —; à Cincinnati à 9¼ et à St-Louis à 8⅞.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Stable.

Cotes: Ordinary 6 9/16, Good Ordinary 7 15/16; Strict Good Ordinary 8⅜, Low Middling 8¾, Middling Uplands 9 3/16, Middling Orleans 9⅜, Middling Texas 9⅜.

FUTURS

Stables.

Septembre 9,11 à 9,12, octobre 9,13 à 9,14; novembre 9,14 à 9,15, décembre 9,16 à 9,17; janvier 9,25 à —, février 9,33 à 9,34; mars 9,40 à 9,41; avril 9,49 à 9,50, mai 9,56 à 9,57; juin 9,64 à 9,65; juillet 9,71 à 9,73.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 2884 balles, même temps l'année dernière, 1214 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 18,434 balles, même temps l'année dernière, 22,748 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre 2,543 balles, même temps, l'année dernière, — balles; de tous les ports des Etats-Unis 9,252 balles, même temps l'année dernière 1,787 balles

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 14,993 balles; même temps l'année dernière, 9,2?0 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 168,720 balles, même temps, l'année dernière, 139,812 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Stable et sans changement.

Cotes — 5⅛d pour le Middling Uplands 5 3/16d pour le Middling Orléans.

FUTURS.

1 p. m.—Fermes.

MARCHE DU HAVRE.

La demande est bonne et les prix sont fermes.

Cotes—63½fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 62¾fr. pour le Low Middling (sur mer.)

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—Open kettle stable et rare et Centrifugal stable.

Ventes 72 barils et 0 boucauts de sucre et — barils de mélasse

OPEN KETTLE—	
Choice	— @ —
Strictly prime	— @ —
Prime	— @ 5¼
Fully fair	5¼ @ 5 7/16
Good fair	5¼ @ 5 7/16
Fair	4½ @ —
Good common	4¼ @ 4½
Common	4¼ @ 4¼
Inferior	3¾ @ 4¼
CENTRIFUGAL—	
Plantation granulated	— @ 6¼
Off granulated	— @ —
Choice white	— @ 5 15/16
Off whites	— @ —
Gray off white	— @ —
Choice yellow clarified	— @ 5⅞
Prime yellow	5½ @ 5⅞
Off yellow	— @ —
Seconds	4½ @ 5¼
MELASSE—Open Kettle stable.	
Fancy	Nominal
Choice	— @ —
Strict prime	— @ 32
Good prime	— @ 32
Prime	20 @ 22
Good fair	17 @ 18
Fair	15 @ 16
Good Common	13 @ 14
Common	— @ —
CENTRIFUGAL—Faible.	
Choice	Nominal
Strictly prime, Good prime, Prime	15 @ 19
Fair, Good fair, Good common	12 @ 13
Common	8 @ 11
Inferior	— @ —

SIROP— — à —.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange

RIZ CLEAN—Bonne demande.

Fancy	@
Choice	@
Prime	4½ @
Good	3⅞ @
Fair	3½ @
Ordinary	@
Common	@
No 2	2¼ @ 2½

RIZ BRUT—Bonne demande.

$2 10 à 2 60 le baril de 162 livres.

(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en premières mains. Les détaillants demandent ¼ à ½c de plus.)

Au dehors de la Bourse le riz poli est coté à $12 00 pour le boiled et $14 00 pour le unboiled, et le son 8c 00 à 9 00

FARINES ET GRUS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse:

FARINE—Stable.

Extra fancy à $4 05 à 4 10. Fancy $3 80 à 3 90 le baril, choix $3 50 à 3 65; family $— à —

FARINE DE MAIS—$2 15.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winther wheat near patents $4 75 à 5 00 le baril, extra fancy $4 25 à 4 50, fancy $4 à 4 12½ choix $3 87½. Minnesota flour, bakers $4 50; patents $5 12½.

FARINE DE MAIS—$2 35.

CREAM MEAL—Choice $2 90

GRU FIN—Choice $2 95.

GRU—Nominal à $2 25 le baril.

FARINE DE SEIGLE—$3 50.

OAT MEAL—Coarse $5 75, fine $5 96 le baril.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS — Le marché est coté 50 pour le blanc; 48½ à 49 pour le mêlé et 52 pour le jaune.

AVOINE—De l'Ouest 34½; Texas 34.

SON—70c.

FOIN—Prime $14 00 à 15 00; Choice $15 50 à 16.00.

HORS DE LA BOURSE

Les petits lots se vendent aux prix suivants: maïs 2 à 4c de plus par boisseau avoine 2 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 8½c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont stables.

MESS PORK—$10⅞.

VIANDES SALEES SECHES — Epaules à 6 25; shortrib sides 6 90 à 7, long clear 6 90 à 7.

BACON—Epaules à 7¼ short rib sides à 7⅝ à 7⅞ long clear sides à 7⅝ à 7⅞.

GRAISSE—En tierçons refined, à 7⅜.

JAMBON—13 à 13¾.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE

DIVERS—Jobbing — Prime mess $10 25 à 10 50; family pork, $10 00 à 10 25; extra prime and rump pork, $9 00 à 9 25. Plain or canvassed shoulders 7 à 7¼, selon la qualité. Boston cut shoulders fancy, small, 7¾ à 8. California and picnic hams, 7¾ à 8; fancy breakfast bacon 9½; choice to fancy s. c. hams 13 à 13½, medium to ordinary s. c. plain à canvassed hams 7½ à 8½c. Pig pork $6 25 à 6 50 le demi-baril et $10 25 à 10 50 le baril.

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $8 50 à $9 00; plate beef $8 00 à 8 25 en baril, extra plate $5 00 en baril, extra mess à $4 75 à 5 00 en demi-baril; extra mess beef $7 50 le baril New York Fulton market $6 00 à 6 25 le demi baril.

GROCERIES

Les prix suivants sont pour les petits lots.

CAFE—Prime 11½ à 12; good 11¼ à 11½, fair 10¾ à 11; ordinary 9¼ à 9¾; common 8¼ à 9 la livre.

THE—Extra Formosa, 85c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 80c; fair to medium 24 à 35; imperial extra choice 80c à $1 00, fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 38 gunpowder, fair to finest 30 à $1 20.

BEURRE—Western Creamery—Extra 26 à 27; extra firsts 22 à 23; firsts — à —; seconds 16 à 17; cold storage butter à — à —; Western Dairy—Extra 15 à 16c; extra firsts 12 à 14; country old — à —; packed best 10 à 12; common — à —. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE—New York creams, fancy, à 11; Western Cheddars full cream à — à 10½; Western twins, part cream, fancy, — à 7½; Ohio flats, fancy full cream, à — à —; Ohio flats, part skims, choice à — à —; Western flats skims, 2 à 5.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 70c; Gretna Coarse 60c; City Fine 90c; Gretna Fine 80c; City Crushed 80c; Rock Salt ¼c la livre; pocket Salt 1¼ à 3 selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weights 11c la livre.

AMIDON—3 à 8¼c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ¼ à ½c de plus par livre.

DU PAYS — Pommes $1 50 à $2 25 par baril, pecanes de la Louisiane 4 à 20c, selon la grosseur, du Texas 5 à 12½, pistaches rouges du Tennessee 4 à 5c la livre, de la Virginie 7c pommes sèches [illegible] à 4, sliced 5¼ à 6, évaporated 8 à 8½.

ETRANGERS—Oranges impériales — la boîte, oranges de Palerme — oranges de Messine — Citrons de Messine $7 00 à 8 50; Citrons de Palerme $7 00 à 8 50; Raisins layer new $2 25 la boîte, en demi boîte $1 60, en quart de boîte 60c. Londres layer $3 25, en demi boîte $1 90 en quart de boîte $1 00; en quart date $—, Bananes $1 00 le régime, Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime. Dates 6c la livre. Dates persanes 8 la livre en boîte. Fard dates 9c. Currants 6½ à 7c la livre. Figues sèches layers 17c la livre, boîtes ovales 14 à 15c; Prunes 7c la livre, Citrons 30c la livre, Amandes Tarragona 18c la livre, Ivica 18c, Noix du Brésil 10c la livre, Filberts 12½c, Noix [illegible] 10c, Noix françaises 14. Noix de coco $48 00 le 1000, 4½c pièce ou baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton, $7 00 par ton.; oil cake de la campagne — à — par long ton f. o. b., de la ville — à — par long ton f. o. b. farine de graine de coton — à — per long ton f. o. b. de la campagne à $ — à 19 00, jobbing au dépôt $19 50 à 20 00; huile de coton crue 26c le gallon [illegible]; huile raffinée nominal à 33 à 36.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ¼ à ½c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE—De l'Ouest $1 50 à 1 6[illegible].

PATATES DOUCES—California yams $1 75 à 2 25 spanish yams $2 25 à 2 50.

OIGNONS—De l'Ouest $3 25

AIL—De la Louisiane à 60c le paquet.

CHOUX—De l'Ouest 11 à 12.

CHOUCROUTE—Western $5 50 le baril.

HARICOTS—Choice Northern à 3 à 3¼. Red kidney choice — à — New-York red kidneys 4½ à 4¾, western white choice 3 à 3¼ pois verts nouveaux 2½c.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 25 à 50c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et 5 à 6c de plus par douzaine d'œufs—Grosses volailles de l'Ouest $3 25 à 3 75 la douzaine; poulets $1 50 à 3 00; canards $3 00 à 3 50, oies $3 50 à 4 50; dindes $11 00 à $13 00. Les grosses volailles de la Louisiane $2 50 à 3 00; poulets $1 25 à 1 75, canards $2 50 à 3 00, oies $3 50 à 4 00; dindes $9 00 à 12 00.

ŒUFS—Ceux de l'Ouest à 15 à 16c; ceux de la Louisiane à 17 à 18.

SUIF—4c la livre pour celui de la ville, 3½c celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 22c la livre.

MIEL—Strained 35 à 40c le gallon.

LAINE — Burry 9 à 15c la livre; Louisiana clear 22 à 23 clear lake 23 à 24 c.

PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 7½c, steer et peaux de vaches 30 à 70 livres à 6c, kips 14 à 30 livres, 7c; peaux de veau 75c pièce.

PEAUX DE CAMPAGNE—Green salted 7; dry flint 12; dry salted 10½c la livre; damaged green hides 2/3 off, damaged dry 1/3 off.

PELLETERIE—Otter $1 00 à 3 50; castor — à $1 00 pièce; loutre — à 15 à pièce raccoons — à 15c.

PEAUX — Chevreuil 15c la livre; moutons 10 à 50c pièce, chèvre 10 à 30c.

MOUSSE—Mêlée 2 à 2½c la livre, grise 2c, noire 3 à 3½c.

PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre commun 10 à 15c.

CORNES—Cornes de bœufs, prime — à 5c pièce, cornes de vaches — 2c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES — Lugs heavy 5 à 7c, light 4½ à 6; leaf 7 à 11; burley 5 à 18.

TABAC MANUFACTURE—Jobbing par livre—Fine plug 50c à $1 05, fine medium 53 à 65c, Bright quarters and common 11 inch 4 s et 5 s, 25 à 35c Bright navy 30 à 46c, fancy natural leaf 50 à 80c, fine cut chewing 30 à 87c, granulated smoking 33 à 60.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à —c. de plus par baril. Pitch $1 50 à —, goudron $3 25 à — le baril. $2 00 à — le demi baril. Résine—D E et F $1 15, G $1 25, H $1 75, I 2 25, K $2 50, M $2 75, N $3 00, W G $3 25. Essence de térébenthine à 34 c, jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—En petits lots—Bagging 1¾ livre à 8¼c la yarde, 2 livres 9 à 9½c, 2¼ livres, 10 à 10½; bailing twine 12½c la livre.

COTTON TIES—$1 05 le paquet

CHARBON.

PITTSBURG—Détail—Famille 50c le baril $5 00 le boucaut. Anthracite $9 00 à 9 50 le ton.; bateaux 40 c, steamers $4 25 la tonne en gros 30 à 32c le baril.

ALABAMA—Pratt steam coal 40c le baril; Splint 45c. Helena coal, pour familles 50c. Montevallo 60c. Pratts coal sur chars, par le L and N RR $3 50 la ton. Helena coal $3 75 la ton.

VINS ET LIQUEURS

ALCOOL—Le gallon	2 15 @	2 25
BRANDIES—Du pays, le gal	3 00 @	3 50
Pêche—vieux, le gallon	2 35 @	2 75
Pomme	2 35 @	2 75
COGNAC—Importé — 1882, le gallon	4 80 @	...
1878	5 50 @	...
1875	5 75 @	...
1870	6 50 @	...
1860	7 40 @	...
1858	8 00 @	...
1848	12 00 @	...
Otard Dupuy & Co's Cognac 1882	5 50 @	...
1870	7 00 @	...
1854	9 00 @	...
1848	10 25 @	...
Bisquit Dubouche & co Cognac 1878	4 50 @	...
1870	5 50 @	...
1848	9 00 @	...
WHISKY—recoupé de la Louisiane, 90 0/0 de preuve, par gallon	1 05 @	1 15
Ouest	1 14 @	1 16
Bourbon	1 40 @	3 50
Seigle	1 50 @	3 50
Ecosse, importé	4 00 @	4 25
Irlande, importé	4 00 @	4 25
Duffy's malt whisky, par caisse	9 00	
par gallon	3 00	
GENIEVRE—Du pays, de New York ou de Philadelphie, par gallon	1 15 @	1 18
Hollande, par gallon	2 75 @	2 85
Sir Robt. Burnett's Old Tom	3 15 @	3 25
Sir Robt. Burnett's Old Tom par caisse	8 50 @	9 00
Holland, par caisse	7 25 @	7 50
VINS ROUGES—California Claret, le gallon	39 @	42
Zinfandel, No 1, le gallon	60 @	65
Clarets importés — Ordinaire par baril	57 00 @	60 00
Clarets de famille, par baril	65 00 @	75 00
Clarets fins, le baril	90 00 @	175 00
Médoc, la caisse	6 00 @	...
St Julien, la caisse	6 50 @	...
Margaux, la caisse	7 00 @	...
Pontet Canet, la caisse	10 00 @	...
Larose, la caisse	12 00 @	...
Léoville, la caisse	12 00 @	...
Chateau Lafitte, la caisse	28 00 @	...
Ordinaire, la caisse	3 00 @	3 50
Chateau Dillon par cask	125 00 @	...
Blanquefort, par cask	105 00 @	...
Chateau Dillon, par caisse	7 50 @	...
VINS BLANCS—California, le baril	40 00 @	45 00
Importé, de famille, la bar	65 00 @	80 00
Importé, En la bar	90 00 @	175 00
Graves, la caisse	6 00 @	...
Sauternes, la caisse	6 50 @	...
Haut Sauternes, la caisse	10 00 @	...
Latour Blanche, la caisse	18 00 @	...
Chateau Yquem, la caisse	20 00 @	30 00
Ordinaire, la caisse	2 25 @	3 50
Muscat, la caisse	4 25 @	6 50
Madère, Cette, le gallon	1 00 @	1 10
Madère, genuine fine, le gal	3 50 @	5 00
Madère, la caisse	12 00 @	25 00
Sherry, Cette, le gallon	1 00 @	1 10
Sherry Genuine Xérès, le gallon	1 50 @	5 00
Sherry, la caisse	9 00 @	25 00
Très vieux porto, la caisse	6 00 @	...

CHAMPAGNES—Roederer Carte [illegible], qts, par douz	27 00 @	....
G. H. Mumm's & Co. Dry Verzenay	24 75 @	....
Extra Dry	28 50 @	....
Delbeck & Co's extra [illegible] qts	27 50 @	....
Delbeck & Co's Deli [illegible] qts	26 00 @	....
D. B. Pol & Co's qts	23 00 @	....
Pints $2 de plus par caisse.		
Hy Clicquot—qts par caisse	24 00	....
pts	26 00	....

QUINCAILLERIE.

AXES—Hunt's	6 75 @	8 00
Double bit	15 00 @	....
AXLE GREASE—Fraser's kegs	4½ @	5½
Boxes gross	10 00 @	10 50
BELLOWS—Blacksmith, 28 to 42 in	6 00 @	22 00
BRASS—Sheet par livre	25 @	....
COTTON SCRAPERS	2 40 @	3 00
CHAINS—Trace	30 @	75
Ox, ⅜	5 @	7
COPPER—Roofing par livre	22 @	....
Brazier's sheets, 12 livres et au-dessus	17 @	....
HOES—H. B. No 0 to 6	2 50 @	5 50
A. B. No 00 to 3	2 35 @	6 00
Lyndon's bright crown 00000 to 3	4 00 @	8 00
ROTARY HOES—Mallon's	54 00 @	....
Avery's	125 00 @	....
Stubble diggers	72 00 @	....
HOLLOW WARE—Skillets	3 @	4
Anvils	10½ @	....
IRON—Flat, 1½ to 4 inches by ⅜ to 1	2 @	2¼
Round 1 to 1⅞ inches	2 @	2¼
Painted	4½ @	4¾
Bands—Light, 3 to 6x⅛	2 90 @	2 75
Heavy, 3½ to 6x¼ inches	2 20 @	2 75
Hoops—1 to 2 inch	1½ @	2
Sheet—No 10 to 14 G	2 55 @	2 75
Galvanized, No 26 G	6 00 @	6 50
Roofing	.... @	....
Pig, per ton	.... @	....
LEAD—Pig, par livre, 5½ à 6c. Sheet par livre	7½ @	....
STEEL NAILS—10d, 60d basis	2 40 @	....
Iron nails	2 25 @	....
OAKUM—Navy	7½ @	....
United States Navy	9 00 @	....
[illegible]	10 00 @	....
PLOWS—Avery, cast, No [illegible] to 1	2 75 @	3 75
Avery, steel	4 50 @	20 00
Avery double shovels wooden beams, net	.... @	1 75
Avery double shovels, iron beams, net	.... @	1 75
Magnolia sweeps, all sizes, net	2 75 @	3 60
Double plows Allemon's, No ½ to 2, each	37 50 @	50 00
PLOW STEEL—5 to 12x¼ to 2/3	4½ @	4¾
ROPE—Sisal, ½ in. and larger, basis	9½ @	10
Manila	13½ @	14½
Cotton, 5-16 et ⅜	14 @	15
SPADES—Ames	10 50 @	12 00
Rowlands	6 00 @	7 00
SHOVELS—Ames	9 50 @	11 00
Rowlands	6 00 @	7 00
SWEDE IRON—7 to 12x¼ to 5/16	3½ @	4
TIN—Roofing, 1x20x28 inches	13 50 @	....
I. C. do	10 00 @	....
1x14x20	6 75 @	....
I. C., 1x14x20	5 00 @	....
Block, par livre	.... @	25
TURPENTINE—Par gallon	38 @	....
VISES—Peter Wright's	.... @	16 00
WIRE—Barbed fence, galvanized	4½ @	5
ZINC—Sheet par livre	6½ @	7
SHOT—Drop	1 60 @	....
Buck, 25 liv. bags	1 75 @	....
POWDER—25 lb kegs	4 00 @	....

MATERIAUX de CONSTRUCTION

Yard Spot Quotations.

YELLOW PINE—ROUGH, PER 1,000 FEET.

Sawn Tim No 1	$14 00	Plank No 1	$14 00
No 2	13 50	No 2	13 00
No 3	12 50	No 3	12 00
Scantling No 1	13 50	Flooring No 1	17 50
No 2	12 00	No 2	17 00
No 3	11 50	No 3	16 00
Ceiling No 1	15 00	Weath Bds No 1	13 50
No 2	19 00	No 2	10 00
No 3	9 50		
Boards, No 1	15 00	Boards No 2	12 50
No 3	12 00	No 4	9 00

YELLOW PINE—DRESSED.

Flooring No 1	23 00	Ceiling, No 1	19 00
No 2	16 00	No 2	14 00
No 3	14 50	No 3	10 00
Weath Bds No 1	15 00	Boards, No 1	19 00
No 2	12 50	No 2	16 50
Boards No 3	....	No 4	12 50

CYPRESS—ROUGH.

Boards No 1	30 00	Boards No 2	25 00
No 3	18 00	No 4	18 00
No 5	12 00	No 6	10 00
Dr'ed Bds No 1	34 00	No 4	17 00
No 2	31 50	No 5	16 00
No 3	29 00	No 6	12 00

WHARF TIMBER.

No 1	9	No 3	7
No 2	8		

MAHOGANY TIMBER.

No 1	8	No 3	2
No 2	5		

CEDAR TIMBER

No 1	7	No 3	2½
No 2	5		

WALNUT LUMBER

No 1	100 00	No 2	60 00
No 2	90 00		

OAK LUMBER

No 1	50 00	No 3	....
No 2	30 00		

SHINGLES

No 1	3 75	No 3	....
No 2	3 50		

LATS

Par 1,000	1 75
Lime	$1 00 @ 1 15
Cement domestic	1 75 @
Cement, imported	2 75 @
Slate	6 00 @ 6 50
Roofing tiles	18 @ 18
Repressed brick	15 @
Ordinary	8 00 @ 9 00
Sand	25 @
Shells, small	40 @
Shells, large	1 25 @ 1 50

MARCHE AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—Choice fat par liv. gross	4 @ —
fair to common	3 @ 3½
MISSISSIPPI, ALABAMA, etc. GRASS CATTLE—1re qualité, par tête	$20 00 @ 26 00
2me qualité, par tête	$12 00 @ 18 00
Vaches communes et vieilles	7 00 @ 10 00
VEAUX—1re qualité, par tête	7 00 @ 8 00
2me qualité, par tête	4 00 @ 6 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête	8 00 @ 10 00
2me qualité, par tête	6 00 @ 7 00
PORCS—Good fat Western, par liv. gross	4½ @ 5
Fair Ouachita par liv. gross	— @ —
MOUTONS—Choice, par tête	$2 50 @ 3 00
Fair par tête	1 00 @ 2 00
VACHES LAITIERES—1re qualité, par tête	60 00 @ 80 00
2me qualité, par tête	20 00 @ 50 00

CHEVAUX ET MULETS.

Prix du Marché.

Chevaux communs	$50 @ 125
Bons chevaux de trait	125 @ 160
Chevaux de selle et de voiture	175 @ 250
Mulets pour habitations sucrières	175 @ 195
Mulets, qualité moyenne	150 @ 175
Mulets pour coton	100 @ 130
Mulets communs	40 @ 50

THE NEW-ORLEANS BEE,

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.50; three months, 75 cents.

FEUILLETON.

No 11. Commencé le 24 août, 1886.

PÉCHÉ MORTEL

—PAR—

ANDRÉ THEURIET

DERNIÈRE PARTIE.

—Suite—

Paul vit la femme s'arrêter indécise au centre du rond-point; sa robe couleur mais pâle tranchait en clair sur le vert déjà foncé des gazons, où les arbres étendaient leur ombrage à l'approche du soir. Elle disparut de nouveau derrière l'un des cintres formés par la charmille. Il hâta le pas et quand il atteignit à son tour le bout de l'allée, il trouva Marthe assise sur un banc. Sa tête inclinée reposait sur l'une de ses mains et elle paraissait si absorbée qu'elle ne l'entendit pas venir.

Ce ne fut que lorsque le sable cria sous les pieds de Paul Lobligeois qu'elle se retourna et l'aperçut tout à coup à deux pas d'elle.

XII.

Marthe avait levé ses yeux tristes sur Paul Lobligeois, puis avec un emportement farouche dans l'accent et dans le regard:

—Pourquoi me persécutez-vous? s'écria-t-elle; ne vous avais-je point dit de me laisser? Que me voulez-vous encore?

En même temps son regard inquiet semblait sonder l'épaisseur de cette partie reculée du parc, où le jour commençait à décroître.

—Madame, répondit Paul très ému, pardonnez-moi de vous avoir suivie.... Je n'ai pas eu la force de rentrer à Fains sans vous revoir.... Je souffre trop de vous savoir fâchée contre moi.

—Vous! toujours *vous!* répliqua-t-elle amèrement, il n'y a que vos propres peines qui vous touchent.... Croyez-vous donc avoir seul le privilège de souffrir?

—Ah! protesta-t-il avec tendresse, si je vous ai fait souffrir, c'est à mon insu et contre mon gré!.... Apprenez-moi au moins en quoi j'ai péché et quel est mon crime?

La question était trop embarrassante pour que Marthe y répondît nettement. C'était à peine si elle avait recouvré assez de sang-froid pour réfléchir aux conséquences de la scène de tout à l'heure. Elle avait peur maintenant d'en calculer la portée et d'en démêler les causes. D'ailleurs, en supposant qu'elle eût vu très clair au fond d'elle-même, elle était trop sensée et trop femme pour avouer le motif sous l'impulsion duquel elle avait agi. Confesser sa jalousie, c'eût été se perdre. Elle baissa la tête et resta muette. Elle sentait cependant qu'il fallait à tout prix trouver une réponse *possible*. Opposer un mutisme trop prolongé aux questions pressantes de Paul Lobligeois, c'était l'inviter à chercher, et peut-être à deviner la cause vraie de cette colère inavouable. Il ne lâchait point pied, et se rapprochant de Marthe, il répétait avec insistance:

—Je vous en prie, parlez.... De quoi suis-je coupable?

Mise au pied du mur, elle s'avisa d'une échappatoire bien féminine et répondit avec un mouvement d'impatience;

—Si vous ne le sentez pas; il est inutile que je vous le dise.

Mais il n'était pas d'humeur à se contenter d'une pareille fin de non-recevoir; il revenait à la charge obstinément.

—C'est précisément parce que je n'ai pas conscience de mon méfait, continua-t-il avec opiniâtreté, que je vous supplie de m'éclairer.... Que me reprochez-vous?

Elle chercha encore un moment, puis brusquement, par petites phrases hachées, nerveuses, qui semblaient lui brûler les lèvres, elle répliqua:

—Ce que je vous reproche?.... Votre conduite avec Désirée.... Cette enfant est étourdie, inconséquente, excessive en tout.... Vous le savez!.... Et au lieu de la retenir, vous l'excitez; vous encouragez sa coquetterie.... Vous lui montez la tête.... Vous la compromettez!

Paul l'écoutait en ouvrant de grands yeux.

—Moi! s'écria-t-il stupéfait...... Puis il reprit avec vivacité:—Si j'ai agi assez inconsidérément pour compromettre Mlle de Bonnay, j'en suis au désespoir et je vous en fais mes excuses.... Mais j'affirme que c'est sans le vouloir.... En me montrant assidu auprès d'elle, je n'ai fait qu'obéir à vos instructions et je croyais aller au-devant de vos désirs....

Marthe s'était brusquement levée:

—Mes désirs? dit-elle avec un emportement hautain, quel rôle pensez-vous donc que j'aie voulu jouer?

—Mais, balbutia le jeune homme interdit, ne vous souvenez-vous plus de notre premier entretien au sujet de Mlle de Bonnay?.... Ne m'avez-vous point parlé d'elle alors que je ne la connaissais pas encore?.... N'avez-vous pas exigé de moi la promesse que je chercherais à lui plaire en vue d'un mariage dont vous souhaitiez la réalisation?

Elle baissa les yeux et murmura:

—C'est possible,.... mais je ne supposais pas que les choses se passeraient de la sorte.

En effet, elle ne mentait pas en disant cela. Dans son ignorance des choses de l'amour, elle avait toujours rêvé que cette cour entre Désirée et Paul se bornerait à une amitié respectueuse et correcte, à un échange de sentiments discrets et platoniques, dont elle avait vu des exemples dans de vertueux et chevaleresques romans,—les seuls dont on lui avait permis la lecture avant son mariage.

—Une sérieuse affection, continua-t-elle, peut-elle exister sans le souci de la dignité? A-t-on besoin de se donner en spectacle?.... Ne peut-on chercher à plaire aux gens sans flatter tous leurs caprices, sans surexciter leur imagination par une détestable coquetterie, par une liberté d'allures que l'honnêteté réprouve?....

Ces reproches semblaient s'adresser encore plus à Désirée qu'à Paul Lobligeois, mais elle n'y prenait pas garde, et, dans l'amertume de son ressentiment, elle frappait indistinctement sur les deux coupables.—N'y a-t-il pas, s'écria-t-elle, une façon moins grossière de se faire aimer?....

—Madame, répondit Paul hardiment, il n'y a d'autre moyen de se faire aimer que d'aimer soi-même aveuglément, servilement.... Et encore, ajouta-t-il en la regardant droit dans les yeux, ce moyen ne réussit-il pas toujours....

Elle rougit et détourna la tête. Ce regard interrogateur et audacieux, qui cherchait à lire dans sa propre pensée, la troublait profondément. Elle se sentait de moins en moins maîtresse d'elle-même. Dans cet endroit solitaire du parc, à cette heure indécise de la tombée du jour, cet entretien avec Paul sur un sujet aussi dangereux lui faisait perdre le peu de sang-froid qui lui restât. Il n'y avait pas jusqu'à cette énigmatique statue de l'Amour, se dressant en face d'elle avec un doigt menaçant sur les lèvres, qui ne la remplît d'une secrète angoisse. Elle ne savait plus à quoi se résoudre. L'image de Désirée lui passait à chaque instant devant les yeux; elle songeait avec quelle rapidité s'était développé le besoin d'aimer dans ce cœur de dix-huit ans, et avec quelle impétuosité la jeune fille avait suivi le penchant qui l'inclinait vers Paul.—Il était bien évident qu'elle l'aimait et qu'elle cherchait à se faire aimer. Peut-être même les choses étaient-elles allées plus loin qu'elle ne le supposait.—Alors son indignation jalouse la reprenait et l'égarait!

—Rassurez-vous, dit-elle avec un accent d'âpre ironie, ce moyen réussira... Avec une fille de l'humeur et du tempérament de Désirée, ces façons-là réussissent toujours.... Elle vous aimera follement, étourdiment, à l'aveuglette.... et vous l'aimerez de même.. Peut-être est-ce déjà fait? Avouez-le!....

Il y avait quelque chose d'étrange dans la sarcastique violence avec laquelle cette femme, si réservée d'ordinaire, jetait à Paul ces interrogations agressives. Il fallait qu'elle fût secouée par une puissante émotion pour se départir aussi imprudemment de ses habitudes de correction et de retenue. Cette émotion gagnait le jeune homme à son tour et l'enhardissait:

—Vous me demandez un aveu, répliqua-t-il, permettez-moi de le faire franc et entier.. La situation fausse où nous sommes a déjà causé trop de malentendus pénibles; elle doit finir.. Je veux être sincère avec vous et avec moi-même.... Non, je n'aime pas Mlle Désirée et je ne crois pas que je puisse l'aimer jamais!

—Vous ne l'aimez pas? répéta Marthe en reprenant longuement sa respiration.

Il lui semblait qu'on venait de la débarrasser d'un poids douloureux et elle éprouvait un soulagement indéfinissable; puis elle eut honte de la joie confuse qu'elle ressentait, et, s'emportant de nouveau:

—Alors pourquoi trompez-vous cette enfant? Quel jeu odieux jouez-vous?

—Je vous avais promis d'essayer de l'aimer.... J'ai tenu ma promesse, j'ai essayé, et c'est parce que je ne veux tromper personne que je vous déclare franchement que je n'ai pas réussi....

Marthe restait abasourdie par cet aveu inattendu; les bras croisés, la tête basse, elle n'osait plus regarder son interlocuteur et ses lèvres répétaient machinalement:

—Pourquoi? pourquoi?....

—Parce que c'est vous seule que j'aime! murmura-t-il d'une voix sourde.

Elle voulut l'arrêter d'un geste, mais il continua impétueusement:

—Non, laissez-moi parler.... J'ai voulu vous obéir et me détacher de cet amour qui vous offensait.... Je n'ai pas pu.... Si charmante que soit votre sœur, elle ne m'a pas fait oublier celle qui ne voulait pas de ma tendresse et qui l'a toujours.... Près de Désirée, c'est à vous que je rêvais, c'est vous que je voyais; je ne chérissais en elle que les qualités par où elle vous ressemblait.... Dans nos promenades, vous étiez toujours présente à ma pensée, et c'était vers vous qu'allaient toutes mes adorations....

Pour la première fois Marthe entendait monter ce murmure d'amour dont elle n'avait que vaguement soupçonné la douceur. Cette musique de la passion l'enivrait comme une liqueur défendue. Elle ne pouvait plus fermer ses oreilles à ces dangereuses confidences, qu'elle avait presque provoquées, et elle n'avait pas la force de s'enfuir.

—Oui, je vous adore toujours, poursuivait Paul, pardonnez-moi de vous le dire malgré votre défense. J'aurais trouvé le courage de me taire sans l'incident de ce soir... Ne me punissez pas de ma franchise, permettez-moi de vous aimer tout bas, respectueusement et ardemment.... Je vous en prie!

Il lui avait saisi les mains et les serrait, mais elle les lui retira vivement.

—Laissez-moi! dit-elle avec un accent navré plus encore qu'irrité; comment osez-vous me tenir un pareil langage?.... Ah! pourquoi êtes-vous venu ici?.... Pourquoi êtes-vous entré dans notre maison? Allez-vous-en!

—Elle voulait s'éloigner, il la retint par le bras, et, d'une voix suppliante;

—Ne me chassez pas ainsi! s'écria-t-il.

Elle comprit qu'au point où ils en étaient, elle ne pouvait plus reculer devant une explication. Elle se retourna, et, avec une expression découragée, désolée, qui toucha de pitié le cœur du jeune homme:

—Il faut que vous partiez! reprit-elle; comment pourriez-vous rester ici, après ce que vous venez de me dire?.... Ma sœur croit que vous êtes disposé à l'aimer, et vous ne devez pas la leurrer plus longtemps.... Quant à moi, je suis déjà assez punie d'avoir tardé à mettre fin à une situation qui me fait honte.... Si vous êtes un homme d'honneur, vous ne troublerez pas davantage le repos de trois personnes qui avaient confiance en vous.... Vous quitterez La Lineuse pour n'y plus revenir.

—Je ne le pourrai jamais!

—Je vous le demande comme une grâce, je l'exige comme le seul témoignage vrai de cette affection que vous prétendez avoir pour moi et à laquelle j'ai la faiblesse de croire.

—Ah! si vous y croyiez, vous ne me traiteriez pas si cruellement.... Sachant combien je vous aime, vous ne me condamneriez pas à partir.. Que voulez-vous que je devienne loin de vous?

—Vous vous guérirez, comme Désirée se guérira. A votre âge, ces affections-là, si vives qu'elles paraissent, ne résistent pas à l'absence.. D'autres distractions, d'autres fantaisies surviennent et tout ce beau feu s'éteint.. Vous oublierez plus vite que vous ne pensez!

Sa voix tremblait, elle sentait un sanglot lui monter à la gorge, et elle s'arrêta.... Elle ne voulait pas pleurer, elle comprenait trop bien que, si elle lui laissait voir un regret, tout serait perdu. Elle ajouta impérieusement:

—Vous partirez demain!

—C'est impossible! objecta-t-il.... En supposant que je consente à vous obéir, comment expliquer à M. Déglise ce brusque départ qui lui paraîtra plus qu'étrange?

—Vous trouverez un prétexte, répliqua-t-elle durement.... N'êtes-vous donc ingénieux que lorsqu'il s'agit de faire souffrir les autres?....

La cloche de La Lineuse sonnait le dîner. Ils restèrent un moment silencieux à écouter les tintements grêles qui rappelaient Mme Marthe à ses devoirs de maîtresse de maison.

—Adieu! dit-elle, il faut que je rentre... Retenez bien ceci; ou demain vous annoncerez votre départ sous un prétexte quelconque, ou vous me forcerez à prendre quelque résolution désespérée... A vous de choisir!

Et sans vouloir écouter les dernières supplications qu'il balbutiait derrière elle, Marthe s'éloigna rapidement.

Il la vit s'enfuir entre les vertes murailles des charmilles, puis disparaître dans le lointain obscur de l'allée. C'était fini. Il sentait bien qu'elle ne reviendrait pas sur cet ultimatum impitoyable qu'elle lui avait jeté d'une voix brève; et lentement, le cœur gros, l'esprit irrésolu, il regagna le village en suivant les clôtures du parc, qui semblaient déjà se dresser entre lui et les hôtes de La Lineuse comme la barrière infranchissable d'un paradis perdu.

XIII.

M. Déglise, ayant fait la veille une chasse heureuse et abondante, s'était installé dès le matin dans une chambre haute qui lui servait de laboratoire. La pièce nue et tapissée de papier gris ne contenait d'autre mobilier que le matériel nécessaire à la préparation des papillons.—Sur des rayons garnissant l'un des murs, une centaine de volumes d'histoire naturelle, et entre autres le magnifique ouvrage du père Engramelle, les *Papillons d'Europe*, peints d'après nature par Ernst;—au milieu, une large table d'architecte, encombrée d'étendoirs, de pinces, de fioles et de pelotes d'épingles à insectes;—près des fenêtres, sur les bancs, les caisses en toile métallique, destinées à l'élève des chenilles et à l'éclosion des chrysalides;—le tout imprégné de pharmaceutiques odeurs où dominaient le camphre et l'alcool.

Perché sur un tabouret à patins, courbé au-dessus de la table, tête nue, des lunettes sur le nez et les manches retroussées, M. Déglise procédait à la minutieuse opération de l'*étendage*. Il tirait l'un après l'autre, d'une boîte de liège, les papillons embrochés dans de longues et minces épingles, admirait un moment le parfait état de conservation des ailes et des antennes, qui posait délicatement le corps de chaque individu dans la rainure d'une planchette de tilleul. Déjà cinq victimes, crucifiées l'une au-dessous de l'autre, étalaient les diaprures de leurs ailes sous des lames de verre appliquées de façon à les maintenir dans la position voulue: l'abdomen en droit fil, les antennes inclinées, les pattes bien en dehors. Le collectionneur était en train de coucher la sixième sur l'étendoir:—une précieuse lichenée à bandes bleues et noires, attrapée sous l'une des arches du pont de Fains.—Armé d'une épingle crochue, il soulevait avec précaution chacune des ailes supérieures, les amenait au point précis où elles laissaient bien voir l'aile inférieure, les fixait à l'aide d'une lamelle de verre, puis avec une pince dégageait et disposait symétriquement les pattes.—C'était parfait—il contemplait avec un sourire de satisfaction les six lépidoptères alignés perpendiculairement le long de la rainure; quelques-uns, encore vivants, achevaient d'agoniser en remuant faiblement leurs antennes, et M. Déglise, qui était cependant une bonne pâte d'homme, ne s'en frottait pas moins joyeusement les mains.

A ce moment, on frappa à la porte du laboratoire, et en se retournant à demi le manufacturier aperçut Paul Lobligeois.

—Bonjour, mon cher ami! lui cria-t-il. Venez voir un des plus beaux spécimens de la lichenée du chêne!.... Mais j'oublie toujours que vous êtes un profane ......Quelle affaire vous amène donc si matin?.... Je ne suppose pas que ce soit pour contempler mes papillons que vous avez grimpé dans dans mon capharnaüm?

Paul n'avait pas dormi; il était très pâle, avec les traits tirés et les yeux battus.

—Sapristi! continua M. Déglise en l'examinant en plein jour, vous voilà tout défait!.... Etes-vous malade?

—Je ne sais, répondit-il avec embarras, je ne me sens pas très bien.

Il allait et venait à travers le laboratoire, examinant avec une curiosité affectée le châssis à chenilles, les étendoirs, les bouquins des rayons, et se demandant encore comment il entrerait en matière.

Il avait passé une bonne partie de sa nuit à chercher un prétexte pour rendre son départ excusable aux yeux de M. Déglise. Ne trouvant rien de satisfaisant, il avait d'abord songé à partir en cachette, sauf à écrire de Paris pour tout expliquer. Puis il avait réfléchi que cette fuite clandestine paraîtrait tellement étrange qu'elle ne manquerait pas d'éveiller les soupçons du fabricant. En fin de compte, il s'était arrêté à feindre une maladie qui motiverait un changement de climat.

—Ce sont les chaleurs qui vous ont sans doute un peu éprouvé, reprit M. Déglise; il faut vous soigner, mon camarade.

—Oui, c'est mon intention.... Et, à ce propos, monsieur, je viens vous demander la permission de retourner à Paris.

—Comment! vous voulez nous quitter?

Le flegmatique visage de M. Déglise avait pris subitement une vive expression de stupéfaction.

—Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles? ajouta-t-il avec inquiétude.

—Non, monsieur....

(*A continuer.*)